Document generated on 10/11/2024 11:30 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

GRANATSTEIN, J. L., *The Politics of Survival: The Conservative Party of Canada, 1939-1945.* Toronto: University of Toronto Press, 1967. ix-231. Appendices. Bibliographie. Index. $6.50.

Michel Brunet

Volume 22, Number 1, juin 1968

URI: https://id.erudit.org/iderudit/302762ar
DOI: https://doi.org/10.7202/302762ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Brunet, M. (1968). Review of [GRANATSTEIN, J. L., *The Politics of Survival: The Conservative Party of Canada, 1939-1945.* Toronto: University of Toronto Press, 1967. ix-231. Appendices. Bibliographie. Index. $6.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *22*(1), 116–118. https://doi.org/10.7202/302762ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GRANATSTEIN, J. L., *The Politics of Survival: The Conservative Party of Canada, 1939-1945*. Toronto: University of Toronto Press, 1967. ix-231. Appendices. Bibliographie. Index. $6.50.

Tragique histoire que celle du parti conservateur canadien depuis la mort de John A. Macdonald (1891). Entre 1896 et 1968, il n'a détenu le pouvoir que pendant vingt et un ans. Pour obtenir ces maigres succès électoraux, il dut même, en deux circonstances, contracter des alliances d'une orthodoxie douteuse — avec les nationalistes québécois en 1911 et avec les libéraux unionistes en 1917. S'il est admis que le premier critère pour juger l'importance d'un parti c'est son aptitude à prendre et à conserver le pouvoir en ralliant démocratiquement une majorité des électeurs, il faut conclure que le parti conservateur souffre d'une maladie chronique.

Les conservateurs ont au moins eu le don de survivre. Est-ce pour rappeler un passé révolu? Le professeur Granatstein a étudié avec beaucoup de lucidité une période de l'histoire du Canada où ce don fut mis à rude épreuve. Ayant eu accès à des sources de documentation variées et bénéficiant des confidences de plusieurs hommes et organisateurs politiques, l'auteur a pu examiner avec la minutie du clinicien le moribond soumis à son observation. Il nous décrit avec précision les convulsions, les intrigues, les conflits d'intérêts, les rivalités personnelles, les angoisses des bien nantis devant la montée du C.C.F., les poussées de fièvre panbritannique et antipapiste, les calculs naïfs ou machiavéliques qui ont agité le parti conservateur de 1939 à 1945. En moins de six ans, les conservateurs brûlèrent trois chefs et deux leaders parlementaires. Subissant les pressions contradictoires de ses bailleurs de fonds de *St. James Street* et de *Bay Street,* de ses fidèles chauvins du *Bible Belt* de l'Ontario rural et arriéré, de ses progressistes ambivalents des Prairies, des "bleus" sans flair politique du Québec traditionnel et des survivants fossilisés des United Empire Loyalists des Maritimes et d'ailleurs, le parti vogue sans dignité à la dérive. La droiture et l'honnêteté de quelques-uns de ses membres ne peuvent pas faire oublier la somme de ses faiblesses. Après avoir en vain essayé d'imiter le parti libéral fédéral qui avait développé avec cynisme et succès l'art de se faire tout à tous, les conservateurs misèrent, à partir de 1944, sur un appel désespéré au racisme anglo-canadien, qui se manifesta surtout en réclamant obstinément la conscription militaire, et sur les reliquats de la mythologie du *free enterprise* du XIXe siècle. Il est amusant et révélateur de lire les pages que l'auteur consacre aux débats sur le service militaire obligatoire et sur les allocations familiales. Le lecteur glanera quelques citations savoureuses qui nous rappellent, une fois de plus, que les nationalistes extrémistes au Canada sont rarement les Québécois.

Un homme domine ce livre: William Lyon Mackenzie King. Il en est même le héros. Sa prudence, son flair politique, son éloquence réelle aux moments de crise, son évaluation lucide des hommes et de la conjoncture sont clairement mis en lumière par l'auteur. Si cet homme fut premier ministre du pays pendant vingt-deux ans, ce ne fut pas un accident. Ses adversaires conservateurs avaient raison de le détester et lui-même était justifié de les mépriser. Ils apparaissent comme des nains prétentieux face à ce géant de la politique canadienne qui a su réunir en lui-même l'habileté de Macdonald, l'autorité discrète mais vigilante de Laurier et la vigueur intellectuelle de Borden,

ses trois prédécesseurs. La partie la moins satisfaisante du volume est celle où l'auteur tente d'interpréter Duplessis et résume trop sommairement la campagne électorale québécoise de 1939. Il aurait dû chercher à élargir sa documentation sur ce point et refuser de s'en remettre à deux auteurs qui pouvaient difficilement le bien renseigner (Leslie Roberts, auteur de *The Chief* (1963) et Herbert F. Quinn, auteur de *The Union Nationale: A Study in Quebec Nationalism* (1963)). Excellente étude d'histoire politique, ce livre nous fait revivre une période récente et nous éclaire sur ses prolongements contemporains. Je constate que le professeur Granatstein a pu poursuivre ses recherches grâce à une bourse du Duke University's Commonwealth Studies Center. Son stage à la division historique de l'armée canadienne lui a permis de les compléter. Une subvention du Conseil du Canada a assuré la publication de ce qui était à l'origine sa thèse de doctorat. Quand les historiens québécois auront les mêmes avantages, des observateurs mal renseignés ou malveillants ne se demanderont plus pourquoi ils ne publient pas davantage.

MICHEL BRUNET

Université de Montréal